

Écriture et formation / Écrire en formation

Michel NEUMAYER Gfen Provence

(paru dans Dialogue 188 « Former / Se former dans les variétés du réel » - avril 2023

C'est à force d'inventer puis animer de nombreux ateliers de formation en milieu professionnel comme sur le terrain des ateliers d'écriture que je me suis interrogé sur ce champ de la formation des adultes largement traversé d'écritures et lectures. Des annonces de stages aux formulaires d'inscriptions, de la formulation des attentes sollicitées ici et là par les formateurs aux évaluations mises en place, le rapport à l'écrit, le lire et écrire en formation semblent aller de soi. Je souhaite ici l'interroger.

De quelles lectures parle-t-on ? De quelles écritures s'agit-il à tel ou tel ou tel moment du processus de formation ? Comment se déclinent-elles ? Que produisent elles dans l'esprit des « se formant » : soumission aux routines, conscientisations diverses, nouvelles formes d'estime de soi ? À qui s'adressent elles : aux pairs, à la hiérarchie, aux syndicats, etc. ?

Si toute formation vise une transformation – pour aller vite « celle d'actes et des pensées » – en quoi le lire-écrire en formation y contribue-t-il ? Comment y gagne-t-on en liberté et développe-t-on de la coopération ?

Première plongée dans la complexité : le droit à l'opacité[1]

Quoi qu'on en dise, en dépit des injonctions de nos institutions à se vouloir « claires » et, qu'en classe comme en formation, nous le soyons aussi, je plaide pour chacune et chacun au contraire d'abord pour un droit à l'opacité. Ce « droit » – j'insiste – ne signifie pas que l'opacité soit toujours obligatoirement comme un sous-produit de nos relations ! Non, c'est de relations humaines dont il s'agit et de respect des personnes. Écoutons Édouard Glissant¹.

"Dans la rencontre des cultures du monde, dit-il, il faut avoir la force imaginaire de concevoir toutes les cultures comme exerçant à la fois une action d'unité et de diversité libératrices. C'est pourquoi je réclame pour tous, le droit à l'opacité ». « Il ne m'est plus nécessaire de comprendre l'autre, c'est-à-dire de le réduire au modèle de ma propre transparence, pour vivre avec cet autre ou construire avec lui. Le droit à l'opacité serait au-jourd'hui le signe le plus évident de la non-barbarie." C'est cette complexité de la relation humaine que je veux expliciter en parlant de pratiques d'écriture en formation. De cette possible non-barbarie que nous voulons cultiver.

Sur ce terrain, je pourrais aussi évoquer l'approche des linguistes : aucun sens n'est donné ; tout sens est construit, disent-ils. Tout « explicite » crée « un nouvel implicite » : toute parole lue et entendue passe par le tamis de l'auditeur-lecteur. Pour produire du sens, nous associons, sélectionnons, choisissons. Nous mettons en place des stratégies de compréhension comme lire entre les lignes par exemple, chercher des indices dans le texte, imaginer des acteurs, des lieux, des contextes . Traverser des champs lexicaux familiers ou pas qui pour nous contribuent (ou non) à faire du sens. J'insiste sur l'immensité de ce travail souvent microscopique qui renvoie à notre activité réelle de sujets en recherche de lien.

Je pourrais encore me référer à ma formation en analyse du travail. *"Toute pratique est en elle-même opaque"* nous rappelle le philosophe Yves Schwartz². Elle est peu transparente aux yeux de celui-là même ou celle qui la met en œuvre. Elle est connectée à des choix intimes, voire insus, de celui qui agit. *« Le travail est toujours ponction ambiguë dans l'histoire d'un sujet"*, ajoute-t-il. Ponction, ambiguïté, ces termes violents à mon sens, remettent fortement en scène le poids des subjectivités. Ils rappellent l'insondable des vies humaines. Et pourtant nous agissons ! Et pourtant nous nous

formons et formons d'autres ! Et pourtant nous invitons à écrire en formation car nous pensons que ces moments sont essentiels ! Nous avons besoin de les problématiser.

Seconde plongée : l'évaluation, moment clef de nos formations

De quoi parlons-nous ? Moment clef de toute formation, l'évaluation consiste d'abord en la production plus ou moins consciente et conscientisée d'une image. Elle est toujours un artefact qui double et doublonne une réalité. Elle consiste à relier un événement, un moment de vie à une narration. Elle peut s'accompagner de « contrôles » divers (nombre d'heures de formation, calendriers, etc.) mais en aucun cas ces champs ne peuvent se superposer.

Nous mettons bien des formes d'évaluation en œuvre dans les stages que nous vivons et / ou animons. Toutes en appellent, peu ou prou, à des moments d'écriture et ou de lecture au cœur d'une culture écrite qui traverse notre monde à l'heure des livres et des ordinateurs. Mais toutes ne se valent pas, bien au contraire. Certaines consistent à proposer de répondre à des grilles et de cocher tel ou tel item. D'autres appellent à la production de textes plus ou moins longs. Certaines écritures se mènent sur le champ, d'autres requièrent un temps de réalisation plus long. J'en donne des exemples ci-dessous.

Comment nous y retrouver en matière d'évaluation ?

Des auteurs comme Barbara Cassin et Roland Gori dans *Derrière les grilles* [3] dénoncent la logique de ces grilles et s'opposent aux pratiques d'évaluation frontales des institutions. « L'évaluation relève du même type de rationalité moderne que la technique » disent-ils [4]. « Que le biopouvoir de Michel Foucault [5] » ajoutent-ils.

« La clé philosophique de ce tout évaluation est sans doute la suivante : le paradigme de la volonté de puissance qui est volonté de plus de puissance, d'excès, de plus encore » fait partie de l'essence de l'évaluation. Comme une sorte d'addiction collective au chiffre qui résumerait le réel et surtout le rendrait computable.

Me vient l'idée du rapport au pouvoir des Institutions, de cette manière de jouissance liée aux pratiques de contrôle. Est-elle consubstantielle à toute pratique de pouvoir et de domination des institutions ? En est-il de même pour certains êtres humains ?

Je sais que passent en revanche trop souvent sous silence des pratiques d'évaluation où le lire et l'écrire servent d'autres ambitions : celle de produire des témoignages dans lesquels les subjectivités retrouvent toute leur place ; où écrire, c'est résister aux normes ; c'est se soustraire à l'air du temps qui veut tout contrôler. Songeons aux états de plus en plus nombreux autour de nous qui se disent crânement illibéraux. Nos institutions prendraient-elles un chemin proche ?

Peut-être ne savons-nous pas assez que ces pratiques d'un autre ordre s'inscrivent dans les pages laissées vierges par les institutions dont nous, nous à notre manière nous emparons ?

Troisième plongée : le champ des possibles

Je me souviens de moments dans nos stages en France, en Belgique, en Algérie, au Liban ou ailleurs où, par notre volonté d'animateurs un cadre est dressé : tout atelier d'Éducation Nouvelle est à sa manière souple mais réglé. L'écriture s'y déploie du fait même de cette posture « souple-dur » dans propositions d'écriture suggérées. L'écriture s'y mène seul, sur un cahier personnel par exemple et offre à chacun un temps de retour sur ce qui a été fait (parfois phase après phase). Sur ce qui en découle comme nouveaux savoirs compris ou seulement entrevus et parfois notés à la hâte.

Chacune, chacun décide de ce qui à ce moment-là semble important.

Je pense à des moments où ces textes réflexifs sont au contraire parfois proposés à partager, à comparer en petits groupes dans le but de faire apparaître en son sein tantôt des convergences, tantôt des disparités.

J'ai, avec d'autres, souvent mis en place des temps où il est proposé aux participants de revenir étape après étape sur le bout à bout des séquences d'atelier et des journées successives de stage. Non pour en mesurer le bien-fondé (qui pourrait en décider sur-le-champ ?) mais pour remettre tout cela

en relation, pour revenir ensemble en fin de formation sur la manière dont le stage avait été présenté.

Quelles problématiques de travail avaient été annoncées et comment analyser l'écart entre le prévu et l'advenu ? Il m'est arrivé de recevoir des messages de telle ou telle personne qui nous dit avoir compris, bien plus tard, le sens de telle activité de stage et avoir modifié telle ou telle méthode de travail.

Alors, l'écriture se mue, ici puis ailleurs, en lieu d'opposition peu à peu conscientisée puis résolue face aux prétentions des institutions, si souvent confites en volonté de maîtrise, de contrôle et inquiètes de leur prétendue toute puissance.

Cette écriture à reconquérir

Nos revues et livres donnent des aperçus de ces écrits du refus. Les exemples proposés en attestent. Je pense aux écritures sur un registre personnel de textes volontairement non-linéaires, sous forme de fragments, à travers des dispositifs d'assemblages de textes appelé « atelier plaquette »⁶ : ils ruinent l'idée d'un tout que l'on pourrait résumer et juger ; ils installent la circulation des textes d'île en île⁷ ; ils luttent contre le tout, tout de suite et prennent en compte l'idée d'accumulation, de prolifération de complexité.

Je pense aux multiples recours à la fiction : multiplier les textes de type « critique littéraire ou culturelle » à propos d'une lecture par exemple avec l'idée que nous aurions été embauchés dans tel ou tel journal⁸ : tous réunis, ces écrits brouillent les cartes et pourtant des points de vue s'affinent, un débat de nature politique peut s'installer.

Je me souviens d'avoir proposé de produire comme nous faisons dans nos ateliers d'arts plastiques en Provence une ou deux ou trois « Petite théorie du triomphe par le ratage même », des manières d'écriture de travail.

L'atelier « plaquette »

Du fait de l'organisation de l'espace en différents lieux, et des circulations entre ces lieux, l'atelier est un projet d'écriture autogéré. Différents endroits sont ménagés entre lesquels chacun circule : « lieu de parole », « tables d'écriture », puis « de lecture », de « retour sur les textes », et enfin fabrication collective de « la plaquette ». Il fonctionne comme un dispositif, sans consignes. Une question de départ est établie. Il s'agit de la traiter. En cas de problème un « cercle de décision » est convoqué. La durée de l'atelier est fixée dès le départ : une heure, deux, plus ou moins.

Le triomphe par le ratage même

(Un atelier dans les parages de Henri Michaux)

1ère écriture : Raconter... Partir au hasard. Mon plaisir... faire venir... faire apparaître. Puis faire disparaître. Je lance l'eau (que je suis allé chercher avant). Et je recommence avec ce que j'ai appris dans la première feuille. (Ne pas attendre que tout soit sec). La feuille n'est plus la même : l'encre est bue

2ème écriture : Ne pas hésiter à rater. Et le reconnaître. Première est cette condition délicate. Une fois ce premier double pas franchi, engager une longue marche de ratées. Rater longuement et de nombreuses fois. Recommencer avec ardeur : le ratage sériel, à petits pas – de ceux que l'on fait quand la marche sera longue et le dénivelé important – Accumuler et garder précautionneusement. Choisir et disposer, lors de la halte. En faire pique-nique sur nappe de rochers. Écouter les oiseaux. Ne pas donner de pain aux marmottes. Ne cueillir ni le thym sauvage pour la soupe. Ni les œillets de poètes. Chausser les crampons dès les premières neiges. Certains se sont encordés. Ça leur a plutôt réussi.

Ces écrits disent comment résister au « faire beau », comment lâcher la bride et plonger dans la logique de Michaux : ne rien contrôler ni de soi, ni de sa production et se laisser « divinement » surprendre.

Dans les parages d'Alechinsky

J'ai proposé non sans mal, dans des rencontres nationales du GFEN sur le sujet de « l'accompagnement » de produire des « *théories du centre et de la marge* », inspirées du peintre belge Alechinsky. Avais-je été compris dans cette volonté de faire un détour par la création et de prendre la manière dont Alechinsky emprunte les chemins de traverse de Central Park pour explorer nos propres manières d'être en « marge » en regard de l'institution scolaire ? Qui pilote : le centre ou la marge ? Qui transforme ? Qui invente ? Qui crée ?

« *Petite théorie du centre et de la marge* »

« *La marge frôle l'indicible et flirte avec ce que nous nous acharnons à rendre invisible. Elle est pourtant cette opacité qui nous dessine, cette zone d'ombre. Nous tirons nos ombres, comme lorsque le corps tente de s'interroger avec ce qui nous meut, comme on dit « à son corps défendant ». Défendant quoi ? La marge veille, elle nous éveille. » (Yves, rencontres GFEN).*

« *La marge, c'est le jardin secret, l'espace de création et d'expression, ce qui marque la circularité de chaque être. C'est la richesse de chacun, l'invisible, l'intime. Doit-on la rendre visible, et quand dévoiler ? Il y a toujours une marge même quand elle n'est pas matérialisée. C'est la vie, c'est être semblable, c'est ne pas être marginal ».* (M., stage prévention).

Je pense encore à la proposition en fin de formation d'enseignants de produire au-delà des bilans de l'institution des poèmes-affiche qui augmentent l'évaluation de nouvelles dimensions poétiques. Je sais aussi l'intérêt d'écrire un journal des apprentissages qui s'intéresse au contexte de cet apprentissage, aux coopérations qui les ont permises **9**.

Je songe à un atelier d'écriture nommé : **Hiroshima, ou « Comment s'écrit l'histoire ? »**

6 août 1945, 8 heures 15 heures locales, une bombe d'une puissance à nulle autre pareille explose au-dessus de la ville de Hiroshima au Japon. 50 ans plus tard, en août 95 au moment où la France reprend ses essais nucléaires nous abordons la question dans un stage en Belgique où à partir d'une fiction les participants racontent ce qui s'est passé. En 1995, lors de la reprise des essais nucléaires français, à Fanga-Taufa, le prix Nobel de littérature Kenzaburō Ōe adresse une lettre de protestation solennelle au président Jacques Chirac.

En fin d'atelier, les participants s'expriment sur ce que signifie pour eux : écrire l'histoire.

Lettre à Kenzaburō Ōe (Lettre de Yolande, écrite en fin d'atelier)

Kenzaburō Qui suis je donc pour t'écrire à toi, prix Nobel de littérature ! Pourtant je le fais ! Un lien invisible s'est tendu entre toi qui ne le sais pas encore, et moi. Depuis quatre jours, je participe à l'atelier d'écriture en Belgique. Aujourd'hui, on travaille l'écriture autour des concepts d'histoire et d'Histoire, de la relation entre histoires et Histoire. Ré-interroger l'histoire. Histoire et ouverture à l'action. Nos responsabilités de citoyens. Détail, ne trouves-tu pas ... Si tu avais été dans la salle près de moi, devant moi, aurais-je écrit la même chose... Et si « eux » avaient été là ? J'ai refusé de raconter la suite de cette histoire. Elle leur appartient... Elle m'interroge. Et toi, l'aurais-tu fait ? Dans quels mots ? Est-ce parce que j'ai peur des mots ou est-ce parce que c'est ma manière à moi d'être citoyenne que de ne parler ni écrire si les mots ne sortent pas vrais... Pourraient-ils être vrais ? Est-ce que je peux dire les mots de leur corps, les mots de leur sens, les mots de leurs émotions, leurs mots ? Et les miens alors ? Mais si je ne peux pas imaginer le travail que représente la préparation de six jours d'atelier d'écriture, est-ce que je peux imaginer ce qui se passe dans la minute où quelqu'un, où une personne veut et va en anéantir une autre, des millions d'autres vies ? Parle-moi de l'éthique de l'écrivain. Parle-moi de l'éthique de l'auditeur. Ma réaction, c'était ma manière de résister. Pas de résister aux mots, non, de résister à ce que j'ai senti comme ayant dépassé la limite. Quelles limites ? La limite de l'humain...

J'invite les lecteurs à s'attarder sur ces exemples. Ces écritures sont à la fois une forme de clôture d'un processus de formation et l'invitation faite à chacune et chacun de prendre sa place dans le champ de l'écriture. De faire trace.

Remettre le sujet au centre de nos écritures en formation

« *Je suis petit, mais je ris* » écrit le romancier Tahar Ben Jelloun.

« *Écrire, c'est avancer masqué* » affirme de son côté le poète Louis Aragon.

Les exemples que j'évoque ici luttent contre l'esprit de sérieux dont se drapent nos institutions au prétexte d'asseoir leur pouvoir sur nous. Dans chacun des exemples ci-dessus nous leur avons opposé la ruse : celle du passage par la fiction ; celle du changement de codes ; celle de l'imaginaire et du jeu. Si nous nous réclamons en Éducation Nouvelle d'une manière de brouillage, d'un retour aux formes d'opacités qu'évoque Glissant, c'est qu'elles remettent les sujets que nous sommes au centre de nos échanges.

Elles ne font pas du rapport à l'autre un sentier facile. Elles réintroduisent l'expression de fragilités, le jeu des aléas. Elles nous ouvrent des chemins de traverse face aux institutions et à leurs obsessions. Je reprends ainsi à mon compte des pratiques de créateurs que je mêle aux approches des sciences. J'affirme que c'est dans le jeu assumé des masquages et démasquages que nous nous ouvrons à ce qui nous touche, à ce qui nous émeut et possiblement nous transforme. Non sans mal parfois, nous cherchons à le partager.

Face aux multiples formes de contrôle social (sur le terrain politique, dans le monde de la consommation et des médias), nous cherchons à inventer et réinventer d'autres formes de communication qui résistent à l'esprit de sérieux ambiant. Nous sommes en quête d'autres formes d'échanges de sujet à sujet, tant au plan des formations professionnelles que dans les échanges entre personnes. La tâche est ardue. Trop rarement, ou souvent confinées dans des espaces de happy few, émergent des pensées et des actes de désobéissance. Comment mieux nous en emparer ?

[1] 1 Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

[2] https://fr.wikipedia.org/wiki/Yves_Schwartz

[3] *Derrière les grilles – Sortons du tout-évaluation* (Mille et une nuits – L'appel des appels.) Librairie Arthème Fayard, 2014, p.11.

[4] Terme en usage chez Heidegger, philosophe allemand qui dans l'université du 3eme Reich fut un prosélyte convaincu du régime nazi. « *La Technique moderne, en tant que manifestation ultime de la volonté de puissance, représente, pour Heidegger, le danger le plus grand.* » ([wikipedia.org/wiki/Martin_Heidegger_et_la_question_de_la_technique](https://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Heidegger_et_la_question_de_la_technique)).

[5] « *Le biopouvoir s'exerce sur la vie : la vie des corps et celle de la population. Il remplace peu à peu le pouvoir monarchique de donner la mort. L'exercice de ce pouvoir constitue un gouvernement des hommes ; avant de s'exercer à travers les ministères de l'État, il aurait pris racine dans le gouvernement des âmes exercé par les ministres de l'Église.* »

[7] *Voir Animer un atelier d'écriture Faire de l'écriture un bien partagé* (O.M.Neumayer, ESF, 2004 – p. 93 et suite).

[8] *Pratiquer le dialogue arts-plastiques écriture* O.M.Neumayer, Chronique sociale, 2010. (Voir page 29 ; p. 135 et suite ; p. 147 et suite).

[9] Neumayer, Vellas et alii, *Évaluer sans noter, éduquer sans exclure* (Le Lien (2017) (Voir p. 154 par exemple et suite, l'article de Melanie Noesen et Kerstin Hopp).